

Chapitre 39

New York sans voile.

Ma montre sonne vers cinq heures et demie. Hélène dort encore. Je me lève à tâtons et pars faire ma toilette. Je croise Eamon qui en revient en silence. Il me fait un signe de tête et me conseille de me vêtir chaudement. Il me fournira un ciré et précise : « Il est en moleskine et possède de grandes poches. N'oubliez pas d'y glisser le Smith & Wesson que je vous ai prêté, on ne sait jamais. » J'opine de la tête. Une quart d'heure plus tard je suis de retour dans la chambre. En plus du Smith & Wesson que je glisse dans ma ceinture en attendant mieux, j'enfonce mon le Bossu dans la poche droite de mon pantalon. Pour une fois, je porterai ma montre protégée dans son oignon dans le gousset de mon gilet. Je ressors pour aller attendre Eamon au salon de notre appartement. Il y est déjà, en train de lire le « New York Irish Journal » de la veille. Je suis surpris de voir qu'il y a une page entière écrite dans une langue que je devine être du gaélique.

Le policier se lève avec un sourire et enlève du porte-manteau sur pied une sorte de redingote marron dont on pourrait la croire en cuir. Elle est doublée de drap de laine et semble chaude. C'est la première fois que je vois de la moleskine pour vêtement. C'est plus fin que le cuir mais plus raide, aussi. Le rabat de la poche droite est plus souple que le gauche. Manifestement, elle sert souvent. J'y place le Smith & Wesson et j'entends un petit tintement. Je cherche de la main et sens un petit cylindre de métal. C'est étui du calibre des cartouches que je viens de placer dans les chambres l'arme qu'on m'a prêtée. Je ne dis rien mais le tends à Eamon qui l'observe.

- Je sais bien que c'est difficile à recharger, mais il ne faut jamais gaspiller.
- Ni laisser d'indices qui témoignent de ce qu'on a ouvert le feu récemment. »

Eamon me regarde d'un air amusé. « Vous feriez un bon détective, si vous ne laissiez pas deviner vos pensées.

- Nous sommes entre nous et je n'ai aucune raison de vous cacher ce que je pense. Peut me chaut qui a tiré, quand et sur qui. Ou sur quoi. Après tout, il faut bien s'exercer.

- Yeap ! Mais ce n'est pas une raison pour ne pas rapporter ses étuis à l'atelier ou en tout cas au coffre-fort. Bon ! Allons au « breakfast ».

Nous arrivons dans la salle à manger cinq minutes avant l'heure retenue la veille pour nous retrouver. Le couvert est mis sur la grande table. Pas question de nous asseoir tant que M. Kirkpatrick cousin, Caothan Kirkpatrick, n'est pas arrivé. En attendant deux des garçons ont apporté la théière, le lait, un pain de sucre et deux des filles les muffins et les saucisses de mouton. Les filles ressortent et reviennent avec du porridge et un sorte de pain noir qui ressemblerait à un pain de mie, mais très ferme. L'un des garçons prend son couteau de poche et taille plusieurs tranches de pains en mouillettes. Caothan entre dans la pièce, grandiose d'allure du haut de ses cinquante ans bien sonnés mais triomphants. Il salue tout le monde d'un signe de tête, donne l'accolade à Eamon et s'approche de moi, la main tendue. « À la Française ! » s'écrie-t-il avec un horrible accent. Sa poignée de main est ferme et vigoureuse. Ce doit être celle avec laquelle il conclut ses affaires. La mienne lui répond sur le même ton. Il dit quelque chose en gaélique à la cantonade et traduit en anglais à mon intention : « Je leur ai dit que vous avez une poignée de main sincère, d'homme d'affaires honnête. Je suis sûr que vous êtes un homme d'honneur.

- Je suis sûr qu'il en va de même pour vous. Mais il ne doit pas falloir se mettre en travers de votre route.

- J'ai oui dire que vous avez parfois le coup de revolver juste, même s'il n'est pas forcément rapide.

- La rapidité ne sert que pour les duels. Je ne me battrais en duel qu'avec des gens de qualité, donc avec qui en principe je n'aurais pas besoin de recourir à la force parce qu'il vaut toujours mieux s'entendre sagement que s'entre-tuer. Mais si on a affaire à des néfastes qui nous agressent sans raison, alors, n'est-ce pas...

- En vous entendant, j'ai d'abord eu peur que vous soyez de ces bœni oui-oui qui tendent l'autre joue au lieu des poings. Mais votre dernière phrase m'a rassuré.

- N'ayez crainte. Mais l'union fait la force. Très souvent, discuter d'abord avec celui qui pourrait être un concurrent amène à une répartition des marchés ou à la répartition des tâches sur un même marché. »

Caothan me regarde d'un air mi intéressé, mi surpris.

- Nous reviendrons sur ce sujet après le déjeuner. Vous me semblez plein de bon sens. Une dernière chose... Où est Cathair ?

- J'arrive, Père. »

Il entre dans la pièce avec une bouteille de ce qui semble être du whiskey. Calmement, il va la poser sur une desserte puis vient se mettre debout derrière sa chaise. Caothan est debout derrière son propre siège et préside la table. À part Eamon et moi-même, les hommes se placent chacun derrière sa chaise. Caothan nous indique d'un signe de tête explicite les sièges qu'il nous destine. Il reste quatre places vacantes et j'attends que les filles s'assoient, mais elles quittent la salle.

- Merci mes enfants », leur dit le maître des lieux en anglais. Il continue lorsqu'elles ont disparu : « Cathair, ta mère et moi-même ne t'avons pas donné pour nom de baptême le prénom que tu portes pour que tu dilapides tes qualités de guerrier. Tu possèdes en propre une arme des plus récentes. Certes tu as du bien mais rien n'autorise le gaspillage. Où donc se trouve l'étui de cartouche qui manque dans ta boîte ?

- Dans la poche de mon waterproof. »

J'en conclus qu'on m'a prêté son vêtement.

- Il n'y est plus. Ton oncle me l'a remis ce matin, le voici. Il l'a trouvé avant de prêter ton manteau à Monsieur de Berdeilhe. »

En voilà un qui n'écorche pas mon nom. Et on ne m'accusera pas d'avoir « cafté ».

- Tu le remettras à sa place. La discipline est le mode d'emploi de la liberté, ne l'oubliez jamais. Un jour, peut-être, on pourra recharger les étuis de cartouches. Et il sera bon de ne pas en manquer. Et maintenant, la prière.

Nous nous approchons alors de nos places. Après la prière, le déjeuner se passe en silence. Ce repas du matin est une chose sérieuse, il n'est pas question de le troubler par des bavardages. À tour de rôle un des deux garçons se lève pour passer les plats dans un ordre qui semble bien défini. Le dessert est une sorte de charcuterie sucrée farcie de peanuts. Alors seulement, le père interroge les fils chacun à son tour sur son emploi du temps du jour et donne des avis, des conseils mais pas d'ordres. Apparemment, chacun sait ce qu'il a à faire. Ensuite, le chef de clan se lève et prend sur la desserte des timbales en étain dans lesquelles il verse du whiskey et une goutte d'eau. Une fois que nous sommes tous servis, il lève son gobelet et porte un toast : « À Saint Patrick et à l'Irlande ! » auquel les deux fils et Eamon répondent « Et au Comté de Cork ! » et nous faisons tous « cul sec ».

Nous quittons la salle à manger froide et croisons les filles qui reviennent pour remettre les plats au chaud dans la cuisine. Les deux garçons ne sortent pas avec nous et nous traversons le hall pour sortir sur l'avenue. Le brouillard nous pénètre par les narines et la bouche, dirait-on. J'ai enlevé mes lunettes qui se voilent de buée. Ma myopie est assez faible pour que cela ne me gêne pas. Nous tournons à droite vers le port. Les souliers ferrés de Caothan sonnent sur le pavé de bois du trottoir. De temps en temps, nous devinons dans le halo des becs de gaz une silhouette vague qui se dissout rapidement dans l'ombre humide. Heureusement que je ne suis pas sorti seul dans les rues, j'aurais eu tôt fait de me perdre.

Nous passons un carrefour que je n'avais pas vu arriver. À ma droite je sens un manque, comme si on avait oublié de construire une maison et je commence par penser qu'il s'agit d'un terrain vague en voyant une sorte de tas de gravats, je comprends que c'est une décharge de déblais de bâtiment.

- Mon cher ami, je vous présente l'entrée de Five Points Street. Nous ne nous y aventurerons pas de nuit, vous comprendrez mieux pourquoi de jour.

Je ne fais aucun commentaire. J'ai déjà entendu dire que ce quartier est un coupe-gorge, mais apparemment ce n'est pas ce qui inquiète mes deux cicérones. Ils ont même une sorte de sourire ironique en évoquant cette rue. Nous marchons rapidement et plus nous approchons du port, plus d'une part les becs de gaz sont proches les uns des autres d'autre part le brouillard semble s'éclaircir. Nous entendons arriver devant nous un groupe un peu bruyant qui finit par se matérialiser. Les jeunes gens s'arrêtent à notre vue et se taisent, méfiants. J'entends un claquement métallique. Un système mécanique vient de fonctionner. Il ne s'agit pas d'un revolver, en tout cas. Je glisse pourtant la main dans ma poche, sur la crosse du Smith & Wesson. Mais j'entends la voix calme de Caothan qui dit quelque chose sans doute en gaélique. En face de nous, des saluts amicaux et déferents, toujours en gaélique. Caothan met la main sur l'épaule d'un des gars et l'autre range son couteau à ouverture à ressort. Une lame qui fait bien vingt centimètres.

Les jeunes gens s'effacent et nous laissent passer, amicaux. Nous n'avons pas marché vingt pas que nous entendons des cris derrière nous. Sans hésiter nous nous précipitons. C'est évident, les jeunes sont tombés sur des gens qui marchaient derrière nous en silence. Je sens une menace et je sors d'instinct le revolver. Je vois qu'Eamon a fait la même chose. Seul Caothan se contente de sa canne, une forte trique de bois dur finement décorée. Des bruits de horions nous arrivent et nous nous portons au secours des jeunes. Ils sont en bonne position et ont déjà étalé trois adversaires. Nous voyant arriver, les inconnus sentent le vent tourner. C'est en général là que les situations se dénouent ou tournent au drame.

Les assaillants sont masqués donc ont prémédité un sale coup. J'entends nettement l'armement d'un chien d'arme à feu, mais pas l'encliquetage d'un verrou de barillet. Ce peut être un pistolet coup de poing à un ou deux coups ou pire, un fusil raccourci. Et je ne vois pas d'où vient le bruit mais je ne suis pas seul à l'avoir entendu. Les assaillants aussi et se reculent en désordre sans doute pour dégager la ligne de tir. Nous sommes deux à découvrir le pistolet à deux coups et un seul chien qui nargue les passants que nous sommes de ses deux bouches gros calibre. Mais ce sont les claquements secs de deux Smith & Wesson qui partent presque en même temps et ce avant que les deux canons jumelés ne se mettent à cracher. Le porteur de l'arme s'effondre dans la vague lueur blafarde de la flamme de gaz voilée par la brume. Son pistolet frappe le sol, toujours dans sa main crispée en faisant entendre un son mat. Et un clic. Heureusement que son cran de sûreté est en bon état parce que le chien est resté pris dessus. Mais les deux détonations sèches presque confondues ont attiré du monde. Le clapotement des pieds de deux chevaux au trot approche sur la chaussée humide. Un cri nous intime de lever les mains. Mais Eamon répond quelque chose en gaélique.

Un policier en uniforme arrête sa monture à notre hauteur tandis que l'autre reste en selle, scrutant le brouillard cotonneux, le fusil à deux canons prêt à tonner. Caothan prononce de nouveau calmement quelques mots en gaélique et le policier se tourne vers moi.

- Bienvenue à New York », me dit-il en anglais avec cet accent caractéristique des Irlandais qui marque de plus en plus le parler de bien des États-Uniens d'origine européenne que je rencontre depuis mon arrivée. « Je suis désolé de cet incident. Mais il va bien falloir que je me livre à des constatations pour faire mon rapport. Ensuite vous serez convoqués au bureau de police pour faire votre déposition. Et ensuite le procureur décidera s'il y a matière à ouvrir une procédure. »

Le policeman se penche sur le corps et constate qu'il est bien mort. Il prend l'arme curieuse qui nous a menacés et la place dans les fontes de sa selle. Il doit forcer pour arracher l'arme de la main encore serrée.

- Ce qui est sûr, c'est que le pistolet était dans sa main avant sa mort, en tout cas. Avec quelles armes avez-vous tiré ? »

Eamon sort un papier de sa poche et le tend au policier.

- Ah ! Des armes administratives. Bon, cela va sans doute donner un tour particulier à l'affaire. Où vous rendiez-vous quand il vous a attaqué ?

- Lorsqu'ils nous ont attaqués¹. C'était un gang. » C'est Caothan qui a parlé. Il ne parle pas des jeunes Irlandais.

- Ah ! Avez-vous vu qui est le mort ?

- Bien sûr, officier. Je le connais bien. Tout le monde le connaissait, puisqu'il faut désormais en parler au passé. » Le patriarche irlandais se tourne vers moi. « C'était le chef d'un gang d'écumeurs du port, des petits voyous de bas étage mais qui ne reculeraient pas devant des assassinats.

- Je pense qu'il va vous falloir être prudents, tous les Kirkpatrick, parce qu'on risque de voir monter des tentations de vengeance. Je crains une guerre de clans.

- Ce ne sont pas les Kirkpatrick qui commenceront. Mais s'il le faut, nous nous défendrons. Les Irlandais sont puissants, au sud de Manhattan. Je ne pense pas que les Allemands du quartier de Wall Street se commettent pour quelques rats de caniveaux dont ils ne connaissent même pas l'existence. Et les différentes *abteilungen*² des Five Points ne sont pas assez unies pour oser s'en prendre aux Irlandais. Et de toute façon, nous avons de bonnes relations avec les Italiens. Nous savons nous entraider. Pour répondre à votre question, nous allions à mon comptoir sur le port. Vous pourrez m'y trouver toute la journée. En ce qui concerne notre ami français, il est ici pour affaires. Il réside pour le moment à Washington mais est en affaires commerciales avec le gouvernement. Comme c'est lié à l'effort de guerre, il ne pourra pas nous dire quoi que ce soit à ce sujet.

- Je vois. Je vais rendre compte au capitaine et lui verra avec le procureur. Vous êtes libres de poursuivre votre chemin. Mais il me faut pouvoir vous contacter dans la journée. »

Nous prenons congé poliment et, une fois que le pas des chevaux est redevenu inaudible, Eamon me rassure : l'affaire sera classée.

- C'est très vraisemblable », enchaîne Caothan. « Je ne suis pas un gangster, et j'ai quelque influence. Si le procureur veut être réélu, il n'a pas intérêt à chercher des noises à un honorable commerçant qui a dû se défendre face aux entreprises douteuses d'un voyou avéré, si malin que la justice n'a jamais pu le condamner. »

Je ne commente pas. Nous marchons encore un bon quart d'heure, allant de bec de gaz en bec de gaz, tournant apparemment au hasard d'une rue dans l'autre. Enfin, un parfum d'humidité iodée me fait comprendre que nous sommes près du port. Un lent clapotis humide me confirme la présence d'une berge que la brume nous masque tant elle est épaisse.

« Nous voici chez nous », commente Caothan. Il sort de sa poche une grande clé avec laquelle il ouvre la petite porte percée dans le vantail d'un immense portail. L'air est humide mais nettement plus chaud que l'extérieur. Nous sommes dans un noir absolu mais j'entends que le maître des lieux accomplit des gestes familiers. Un chuintement, des coups de pompe qui rappellent ceux d'une lampe à pétrole à pression. Et une flamme bien blanche s'élève dans le hangar. Pas assez puissante toutefois pour me permettre de distinguer quels animaux bronchent en silence au fond du hangar qu'ils réchauffent de leur chaleur naturelle.

- Suivez-moi dans le bureau. Nous allons allumer la lampe à gaz. »

¹ Caothan dit exactement : « When *they* engaged us » [Lorsqu'ils nous ont pris à partie].

² Abteilung. Mot allemand qui signifie « section », à la base. Ici cela correspondrait un peu aux « familles » de la mafia sicilienne. En plus petit.

Il fait carrément chaud dans le bureau. Cela surprend, en plein hiver. Mais la lumière du gaz est telle qu'elle nous éblouit presque. Caothan remonte l'horloge à ressort du bureau, pose sa canne dans un coin et vérifie les contacts du poste de télégraphe. L'opérateur d'un central envoie un signal en retour.

- Ça marche. Nous allons pouvoir travailler sérieusement lorsque le personnel sera là. »

Caothan n'a pas toujours été un commerçant aisé. Il sait encore préparer du café et on sent qu'il ne craint pas de mettre « la main à la pâte ». Il est toutefois surpris que je veuille me promener sur les rives du port à l'aube d'un jour de brouillard. Après l'horrible café amer que n'adoucit pas la rasade de whiskey moyen qui complète la chope de grès, nous sortons sur le chemin de halage qui surplombe la rampe pavée en pente douce vers l'eau. Caothan reste au bureau pour préparer son entreprise en vue de l'embauche du matin.



Des silhouettes de bateaux qui rappellent le Hollandais Volant.

Malgré l'heure matinale, on commence à entendre des bruits de port. Des lumières de projecteur à acétylène percent la pénombre et la brume, dévoilant des silhouettes de bateaux qui rappellent le Hollandais Volant. Je sens se lever une brise qui convoie des odeurs de mer mais aussi de port, faites des relents de graisse froide, de vapeurs qui condensent et de vase mêlée de déchets d'égouts. Je ne puis rien observer de ce qui m'intéresse. De toute façon, je ne compte pas rencontrer en pleine nuit ces recruteurs français immigrés ou étrangers qui tentent de mettre sur pied des unités françaises pour prendre part à la guerre civile malgré les ordres de l'Empereur. Pour le moment, ils tentent de se regrouper dans des corps homogènes capables d'imposer leur identité nationale et d'exalter leurs traditions militaires. À New York, ils ont constitué trois unités d'infanterie dès il y a six mois, les « Gardes La Fayette ». En fait c'est le 55^e Régiment de New York. Il y a aussi les « Zouaves d'Épineuil », nom du 53^e Régiment de New York et le bataillon des « Enfants Perdus » qui est un groupement tactique

que les États-Uniens ont baptisé « the Independent Corps ». Ce que voudrait savoir l'Amiral de Piétri, c'est si des volontaires arrivent de France malgré ses ordres. Pour des raisons d'ordre pratique, ceux qui viennent au titre de l'Union arriveraient des îles britanniques, évitant les contrôles à l'embarquement en France. C'est ce que prétend le Ministre de la Marine et des Colonies mais le Ministre des Affaires Étrangères n'est pas convaincu.

L'amiral de Piétri m'a bien confirmé l'existence de compagnies et de régiments à forte majorité d'immigrés français et selon lui, surtout à cause du manque de discipline intellectuelle de nombre de diplomates et militaires de haut rang qui ne cachent pas leur sympathie envers le Sud. Depuis que je côtoie l'ambassade, je me suis bien rendu compte de ce que nombre des militaires en poste et des fonctionnaires des corps diplomatique et consulaire s'affranchissent des règles de la neutralité ordonnées par l'Empereur en juin dernier. La plupart d'entr'eux ont tendance à promouvoir les intérêts du Sud. Par convictions ou par calcul ; et ils ne cachent pas leur aversion pour Lincoln et l'administration fédérale. Ils ne cachent pas non plus leur sympathie pour le Sud plus proche des modes de vie de l'aristocratie ou de la grande bourgeoisie de l'Europe continentale, le Sud grand exportateur de coton, importateur de produits manufacturiers et plus ou moins ouvert au principe d'une intervention française au Mexique. Je me suis bien rendu compte de ce que notre Ambassadeur ici, le Baron Henri Mercier, s'est fait à l'idée de voir l'Union américaine se séparer en deux régimes indépendants et surtout rivaux. Donc, sans que l'Amiral ne m'en ait rien dit, je reste persuadé que nos diplomates vont tout faire pour inciter les volontaires venant de France à s'engager plutôt du côté de la Confédération. J'en suis là de mes réflexions quand le soleil perce brutalement la brume.

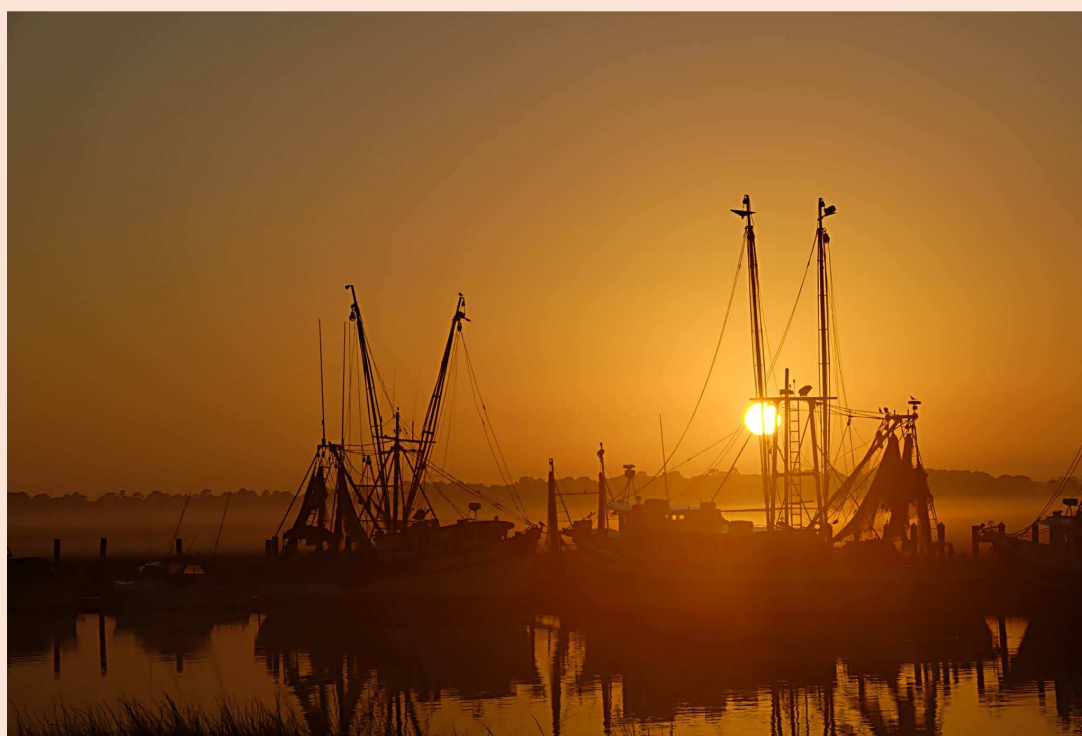


Deux marins dans une canote sont en train de faire le tour du bateau.

Les équipages n'ont pas chômé depuis que j'entends des bruits de port en action. Plusieurs goélettes ont déjà hissé les voiles et attendent le vent pour lever l'ancre. D'après Eamon, cela ne va pas tarder. Devant nous, il y en a une qui a déjà remonté l'une de ses deux

ancres, une ancre à jas bien classique, et deux marins dans une canote sont en train de faire le tour du bateau. Sans doute pour vérifier quelque chose depuis l'extérieur. Je frissonne sous une risée aigre et humide. Pourtant le ciré doublé qu'on m'a prêté protège bien. Nous repartons pour notre promenade. Eamon ne se plaint pas. Il me suit d'un air amusé. J'aimerais bien voir de ces bateaux modernes qui ne peuvent pas paraître-il approcher de la côte de Manhattan.

Maintenant, le soleil est carrément en train de finir de dissoudre la brume.



Manhattan, Irish Dock, octobre 1861

Il reste un banc de brume qui donne l'impression que le haut de la berge de l'autre côté de l'anse au fond de laquelle nous sommes est en fait une île au large. Nous décidons de revenir vers le comptoir Kirkpatrick. Caothan, dont le nom signifie « le Doux », est un cousin non d'Eamon, mais bien de sa femme. Les deux familles Kirkpatrick sont de Cork et ont sans doute des liens mais qui remontent à il y a bien longtemps. Pourtant le policier s'entend bien avec son cousin par alliance devenu une pointure de l'import-export sur le port de Manhattan à force du poignet, de ses poings et sans doute de quelques coups fourrés qu'il vaut mieux éviter de chercher. Lorsque nous rentrons dans le bureau du comptoir, en passant par la porte du bureau qui donne sur la rue, celle des clients, Caothan est en train de prendre connaissance d'un câble que vient de lui apporter l'opérateur télégraphiste.

- Ça n'arrête pas, ce matin. Trois câbles pour le mort de Five Points, et maintenant on me signale que le vapeur « City of Manchester » est annoncé par la vigie de Breezy Point qui a télégraphié que le bateau a viré la bouée d'entrée du chenal il y a deux heures. Ils ont entendu le salut de la sirène et il est entré à toute petite vitesse. Je ne serais pas surpris qu'il fasse relâche devant Ellis Island avant d'aller plus loin dans le port. »

Il s'arrête un instant de parler et me considère avec un air amusé. Puis il reprend :

- Je ne serai pas non plus surpris de voir débarquer de jeunes et vigoureux Français qui viennent chercher aventure sur les pas du Marquis de La Fayette. Malgré les ordres de votre Empereur. »

Je souris sans rien dire. Il faut d'abord comprendre plusieurs choses pour mieux évaluer la situation du port de New York au moment où j'écris. D'abord une vue actuelle du port qui montre bien le manque d'installations d'un vrai port marchand.



Cette vue date de 1848, mais s'il existe des projets pour améliorer les choses, ce ne sont encore que des projets. On manque encore cruellement de quais. Cette vue permet de mieux comprendre les difficultés d'accès des transatlantiques et le rôle primordial des pilotes du port. Nombre de cotres que l'on distingue sur cette vue sont des navires de pilotes. Ils manœuvrent habilement pour conduire leur patron sur le vaisseau à guider et ensuite louvoient pour le récupérer une fois le client sur ancre. C'est alors qu'interviennent les navettes. Et les lamaneurs pour les navires de faible tirant d'eau.

Les immigrants qui arrivent d'Europe connaissent donc leurs premières épreuves d'acclimatation en passant avec leur maigre bagage d'un gros transatlantique à une barge navette au pont glissant et peu accueillant. Ensuite ils se retrouvent à Battery Park pour les formalités d'immigration. Et s'ils ont de la chance, ils ne sont pas forcés de faire d'abord étape à Ellis Island.

Caothan parle en gaélique avec Eamon, deux de ses employés et Cathair qui est arrivé pendant notre promenade. J'entends qu'on parle de moi, puisque le fils Kirkpatrick prononce mon nom. Alors je scrute tout le monde.

- Rassurez-vous, nous ne disons pas de mal, au contraire. Puisque vous êtes avec nous pour encore un peu de temps, vous pourriez peut-être nous aider. Nous avons du mal de temps en temps avec un groupe d'immigrés français dont le rôle essentiel semble de recruter des soldats pour les armées parmi les immigrants qui arrivent d'Europe. Il y a aussi des volontaires français qui viennent pour la guerre seulement et repartiront après. Comme ceux-là viennent en général d'Angleterre ou d'Irlande, nous nous attendons à ce qu'il y en ait qui débarquent aujourd'hui de la City of Manchester. En principe, ces gens-là ne devraient pas nous gêner, mais ils ont tendance à s'occuper un peu trop de nos affaires. Surtout en traitant avec les Allemands, je veux dire les immigrés d'origine allemande. Les mêmes que ceux qui nous ont fait perdre un peu de temps ce matin. Il y a en particulier deux malfaisants qui ont dû

passer du temps dans quelque pénitencier avant d'immigrer. On les a souvent vus tourner autour de nous peu après que nous eussions connu des difficultés inattendues. Et, comme par hasard, Sean, mon chef de dock, les a vus longer le chemin de halage devant notre comptoir peu après le lever du soleil.

- Ce matin ?

- Ce matin. Ils vont sans doute faire comme beaucoup de monde et assister à l'entrée de la City Of Manchester dans le fond de la rade. Je vous propose de nous rendre sur un des plateaux de grutage les plus appréciés des curieux. Je suis presque sûr que nous les repérerons.

- Et ensuite ?

- Je propose que vous passiez près d'eux comme par hasard, que vous découvriez qu'ils sont français et que vous engagiez la conversation. Je souhaiterais savoir s'ils sont immigrés effectivement ou bien s'ils sont toujours étrangers, et surtout, quel genre d'affaires ils traitent.

- Je peux toujours essayer de les rencontrer. Mais rien ne permet de penser qu'ils me feront des confidences.

- Je vous remercie de bien vouloir essayer, en tout cas. Cathair va vous accompagner. »

Je ressors du bâtiment pour suivre Cathair. Au début, il marche sans rien dire, la mine renfrognée. Au bout d'un moment, il me demande si je suis bien « celui qui a fait revenir un blessé irlandais des chez les rebelles. » Je lui confirme la chose.

- Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Vous vivez donc chez les rebelles ?

- Et aussi à Washington. Je suis étranger et je ne prends pas part à cette guerre. Mais si je puis aider à rendre la vie plus acceptable aux blessés... Vous savez, je suis jeune mais j'ai déjà connu beaucoup de situations difficiles. Cela m'a rendu sensible à la misère. Quant aux « rebelles », comme vous dites, ce ne sont pas des gens plus méchants que nous.

- Mais ils ont des esclaves !

- Il y en a aussi dans l'Union, dans le Maryland, par exemple. En France, nous n'en avons plus. Depuis 1848. Et nos plantations ne s'en portent pas plus mal. Et dans la plantation où j'habite, près de Charleston, il n'y a plus comme esclaves que quelques vieux couples qui ont préféré rester esclaves alors que leurs enfants ont été affranchis.

- Et pourquoi y a-t-il des gens qui préfèrent rester esclaves ? »

Et je recommence mes explications que le lecteur connaît bien. La dépendance dans la sécurité plutôt que la liberté dans la misère etc.

Cathair préfère changer de sujet. Il me questionne sur les unités militaires d'Irlandais qui servent dans les « forces rebelles ». Je ne puis lui donner de détails sinon qu'il existe au moins une brigade complète d'Irlandais, tous de souche du plus jeune des soldats au commandant de la brigade et qu'ils arborent un trèfle vert au chapeau.

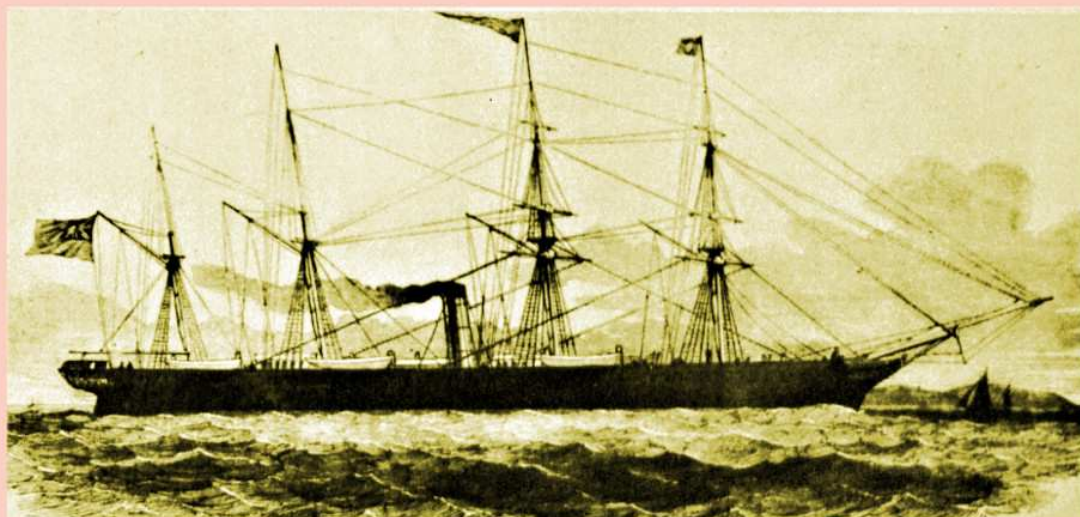
Nous sommes arrivés à vue du plateau de grutage dont m'a parlé Caothan. Je m'arrête pour observer les badauds qui attendent la City of Manchester. Cathair s'arrête à son tour et me regarde d'un air surpris.

- Je ne veux pas me faire prendre dans cette foule de curieux », expliqué-je. « S'il doit s'y trouver des néfastes, je préfère être à l'écart.

- Mais je dois vous montrer les deux dont Père vous a parlé. Si vous ne vous approchez pas, vous ne les verrez pas.

- Si comme votre père le pense, ils sont là pour attendre des gens, ils vont s'assurer de ce qu'ils sont bien à bord et de ce qu'ils vont débarquer. Attendons donc. Nous allons d'ici observer l'entrée du bateau dans le port et ensuite nous aviserons. On voit très bien Ellis Island et Battery Park. Ce qui m'intéresse ce sont deux Français ou deux immigrants d'origine française. Attendons qu'ils se manifestent. Et pour le moment, profitons du spectacle. »

Je dois avouer que ce bateau ne m'est pas totalement inconnu. En effet notre marine



City of Manchester, New York, October 1861

impériale manquant cruellement de moyens modernes, l'Amirauté a dû louer quelques navires aux Britanniques pour transporter nos soldats outre-mer. La City of Manchester est un navire relativement récent puisqu'il a été construit en 1851 à Glasgow et lancé en juin de la même année. Il s'agit d'un navire mixte qui est gréé pour naviguer à la voile aussi bien qu'à la vapeur. Il est doté d'une machine simple avec une hélice unique qui lui permet de filer neuf nœuds par tous les temps. Il a appareillé de Liverpool le 26 juillet 1851 pour son voyage inaugural qui l'a conduit à Philadelphie. Il a assuré la ligne jusqu'en décembre 1854. Ensuite, et c'est là que j'en ai entendu parler chez mon oncle, il a été affrété par notre Marine pour assurer le transport de nos troupes pour la guerre en Orient. Ensuite il a repris son service entre Liverpool et Philadelphie d'août 1856 à mai 1857. Il appareille alors pour Calcutta afin de transporter des mutins indiens. En fin de mission, en décembre 1858, il est affecté au service régulier entre Liverpool et New York. Mais d'après Caothan Kirkpatrick, il devrait bientôt retourner au chantier de Glasgow pour une révision en profondeur avec changement de chaudière. Que dire de plus sinon qu'il est construit en acier. Je trouve assez amusant que ce navire britannique transporte des volontaires français pour venir guerroyer sur les traces de La Fayette.

Le vent fraîchit de plus en plus. Il charrie de gros nuages lourds de pluie et les premières grosses gouttes glaciales frappent le port. Bien abrités sous nos cirés nous regardons s'égayer la foule des spectateurs. Pourtant nous notons qu'il reste un groupe de gens plus déterminés sur le plateau de grutage. En particulier deux hommes qui se tiennent à l'écart et dont les manteaux cossus les classent socialement au-dessus des autres.

- Venez. Les deux à chapeaux melons, ce sont nos lascars. »

J'emboîte le pas à Cathäir. Mais je lui dis de ralentir pour éviter d'attirer l'attention. Lorsque nous arrivons près du plateau au pavé dru et lisse, les deux hommes sont en train de donner des directives à une poignée de manœuvres. Ils parlent un anglais rustique où se glissent quelques mots de français. Mais je sais bien que ce sont des Français. Aucun doute. Je

peux même dire que l'un des deux est originaire du Département du Pas de Calais. Et même qu'il a été condamné au bagne et qu'il a exécuté sa peine en Guyane. Et même que je l'ai rencontré sur les terres des Lignières. Incroyable ! L'autre était son acolyte dans cette affaire de combats de coqs clandestins. Ils ont fait du chemin et sont le vivant exemple de ce que l'Amérique est une « terre d'opportunités » comme on dit ici. Je tire Cathaïr par la manche.

- Il vaut mieux qu'ils ne me voient pas. Partons, j'en sais assez. Allons plutôt à Battery Park pour tenter de savoir s'ils sont connus. Mais eux et moi, nous nous connaissons. » Tandis que nous nous éloignons pour tenter de trouver un cab libre sur le port, je raconte succinctement au jeune Irlandais dans quelles conditions j'ai fait connaissance avec ces deux « bras-cassés ».

- Vous auriez mieux fait de leur loger une balle dans la tête. » Tel est le commentaire laconique de Cathaïr. Nous finissons par retourner à pied au bureau du Comptoir, faute de trouver un cab. De toute façon, nous avons du temps devant nous. Caothan et Eamon m'écoutent raconter ce que je sais de ces deux repris de justice. Ils sont intéressés de savoir que l'ancien bagnard de Boulogne est un gars intelligent et inventif, bien que totalement inculte. Mais plus encore intéressés de savoir que si par hasard il devait disparaître, ce n'est pas le Consul de France à Manhattan qui tenterait de retrouver ses « traitants ». L'acolyte intéresse moins les Irlandais.

- En fait, ces deux paroissiens sont tout à fait du genre à marcher avec les Allemands contre les Irlandais. D'ici qu'ils leur servent de mouchards... »

Je ne ressens plus aucune envie de rester sur le port. Je voudrais bien revenir auprès d'Hélène et dans cet appartement confortable. J'ai glané suffisamment de renseignements tant pour les Irlandais que pour l'Ambassadeur Mercier. Eamon est du même avis que moi. Je veux dire qu'il ne voit plus aucun intérêt à rester sur le port. Tout de même, j'aimerais bien savoir ce que mes deux saligauds disent aux volontaires français qui arrivent à New York pour guerroyer en Amérique. Les recrutent-ils pour l'Union ou la Confédération ? Il serait intéressant de tenter de le savoir. Seulement si je tente l'expérience, ils ne vont pas manquer de me repérer et surtout de me reconnaître. Je m'ouvre du problème aux deux Irlandais et ils me disent d'« arrêter les frais ». Nous n'allons pas tarder à repartir à Washington, donc lui va s'occuper de ces deux types. Le souci premier de Caothan est de faire en sorte qu'ils n'interviennent plus dans ses affaires. Cela peut finir brutalement, mais si leur « business » n'a trait qu'au recrutement de volontaires étrangers, alors ils ne sont pas dangereux pour ses affaires à lui.

- Ce qui m'intrigue, c'est leur présence autour de nous lorsque nous avons eu à régler des « problèmes relationnels » avec les « Allemands ». Mais ce ne sont peut-être que des coïncidences et pas forcément des actions de guerre. De toute façon pour ce qui est de savoir ce qu'ils disent aux gens qu'ils accueillent et vers qui ils les orientent, nous pouvons nous charger de le savoir sans que vous les approchiez. D'une part vous n'avez pas beaucoup de temps devant vous, d'autre part, malgré les bonnes relations que j'ai avec le procureur, il me semble plus prudent que vous repartiez vers Washington le plus tôt possible ; avec Eamon après-demain serait le mieux. Vous avez déjà été mêlés vous et votre épouse, à cette curieuse affaire qui vous a valu de faire la connaissance du mari de ma cousine, Eamon. Ne recommençons pas à vous voir impliqués dans autre chose que vos affaires de sociétés de bienfaisance. À ce propos, je voudrais vous présenter un blessé irlandais qui ne pourra plus jamais faire la guerre. Et qui voudrait bien partir s'installer dans le Sud. Il a son frère en Georgie, à Savannah. Ici, il n'a plus rien à faire. Il voulait déjà partir avant la guerre pour retrouver son frère et les Irlandais de son groupe d'amis. Mais il était pris par un contrat qui n'était pas encore arrivé à échéance et son boss n'a pas voulu le laisser partir. Quand il a été enfin libéré, il s'est trouvé entraîné par des copains à rejoindre le 69^e Régiment Irlandais de

New York. Il était à Manassas Junction. C'est là qu'il a été blessé grièvement. Alors maintenant, il voudrait enfin partir en Georgie. Pouvez-vous l'aider ?

- C'est à voir. Mais son cas n'est pas du tout le même que celui de Sean. Lui était prisonnier blessé. Ce sont les médecins confédérés qui lui ont fait son certificat d'incapacité définitive. Pour votre protégé, le cas est différent. Un simple certificat d'incapacité ne suffira pas. Il lui faudra un dossier médical complet justifiant de son incapacité. À moins qu'il soit paralysé, ou qu'il lui manque un membre, quelque chose d'évident, quoi.

- Mais c'est le cas. Il lui manque une partie de sa jambe gauche. Je lui ai conseillé d'attendre la fin de la guerre pour partir retrouver son frère. Mais c'est un Irlandais. Quand il s'est mis un projet en tête, il ne le lâche pas. Pourriez-vous le rencontrer ?

- Oui. Mais je tiens à ce que ma femme soit présente.

- Qu'à cela ne tienne. Nous allons le convier à la maison ce soir. Il viendra peut-être avec sa guitare. Il préfère cet instrument au banjo... Il y a autre chose. Les médecins militaires qui ont en charge les blessés de la brigade Irlandaise de New York ont entendu parler d'un onguent qui permet de favoriser la cicatrisation des blessures. Il paraît que des résultats spectaculaires ont été obtenus à l'hôpital d'infrastructure de Charleston, et ce serait vous qui avez le premier utilisé cet onguent.

- C'est Sean McNamara qui a raconté cela, je suppose.

- Il vous voue une grande gratitude. Il dit partout que vous avez sauvé son bras. Il n'est pas encore guéri mais il commence à se servir de sa main. Certes, il souffre encore et on pense qu'il ne retrouvera jamais toute sa vigueur d'avant, mais il peut déjà tenir un crayon. Donc, les médecins militaires souhaitent vous rencontrer à propos de cet onguent.

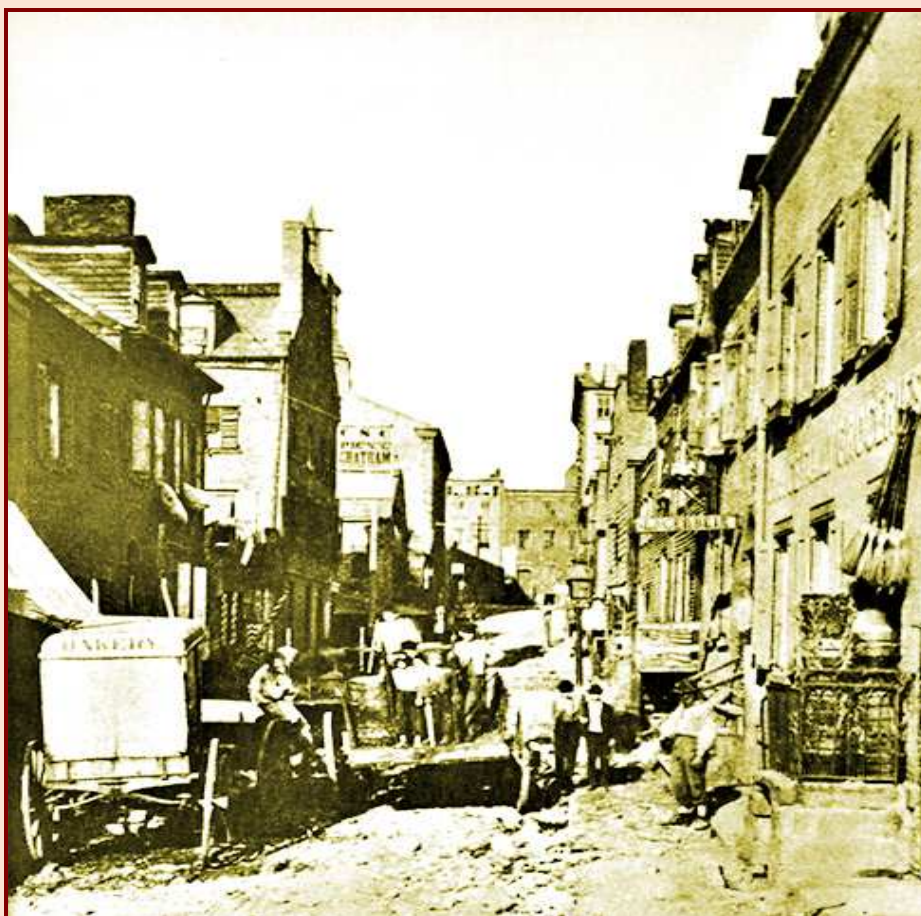
- Mais je ne vois pas ce que je pourrais leur dire à son sujet. Tout ce que j'ai fait, c'est l'utiliser. À propos, le 69^e New Yorkais, c'est bien le régiment de Sean McNamara, si je me souviens bien.

- C'est cela. Et l'Irlandais blessé dont je vous parle était sous ses ordres à Manassas Junction. Et en allant lui rendre visite, McNamara a parlé aux chirurgiens qui venaient le voir lors de la visite. Ils avaient du mal à croire ce qu'il leur disait à propos de votre intervention sur son bras. Quand j'ai appris que vous veniez avec Eamon, je leur ai annoncé votre visite et ils m'ont demandé à vous rencontrer. »

Cela ne fait pas mes affaires mais j'aurais mauvaise grâce à refuser. Je décide de demander à Hélène si elle souhaite m'accompagner.

Eamon et moi rentrons à pied à la maison. Sous la lumière de ce soleil voilé de l'automne, le quartier du port est nettement moins glorieux que les rues et avenues que nous avons parcourues hier en voiture. Les immeubles sont moins hauts. La brique rouge ou ocre règne en maître. Il n'y a pas beaucoup de pierre dans la presqu'île de Manhattan, en revanche, les argiles ne manquent pas. Les briqueteries de la banlieue livrent leur marchandise grâce au réseau de voies ferrées. Les chariots attelés de bœufs solides tirent des chargements de matériaux des dépôts ferroviaires vers les chantiers. Le quartier de la basse ville vit cette situation. Les boutiques sont ouvertes et on y trouve tout le nécessaire. Je note des pubs à l'air sordide, des petites échoppes qui vendent n'importe quoi, des artisans de la vie de tous les jours, barbiers, cordonniers, couturiers spécialisés dans la réparation des vêtements des ouvriers. On est loin de la zone des magasins destinés à la clientèle aisée que nous avons vus plus au nord dans les quartiers autour de Wall Street. Les gens qui encombre les trottoirs sont essentiellement des manouvriers. On croise des groupes homogènes mais d'origines diverses. Les Irlandais, les Ibériques, les Italiens, je les reconnais aisément. Mais on entend aussi des gens qui parlent des langages qui me sont hermétiques. Je reconnais même un groupe de Russes qui se pressent vers une destination inconnue mais ceux-là sont bien habillés et ne ressemblent pas à des travailleurs manuels.

Nous repassons devant cette rue de Five Point dont je n'ai fait que deviner le début ce matin.



Five Point Street, New York, 1861

Je suis effaré du spectacle. On se croirait dans une autre ville. Je comprends pourquoi j'ai d'abord pris cette rue pour un terrain vague. La chaussée n'est pavée ni de bois ni de pierre. Elle est couverte de gravats. Des voitures et des charrettes encombrant la voie. Les trottoirs sont tout aussi encombrés ce qui impose aux piétons de passer par la chaussée, dans la boue et les flaques et, pire, dans le crottin des chevaux, dans la bouse des bœufs et d'autres déjections qui semblent plutôt d'origine humaine...

J'ai rarement vu une telle crasse en ville depuis que je suis en Amérique. On comprend que Five Points soit un repaire de desperados. Toutes proportions gardées, ce spectacle navrant me fait penser à la Cour des Miracles de Paris, de triste mémoire.

Un crieur de journaux passe dans la rue où nous sommes. Je lui fais signe parce qu'il crie des titres qui m'intéressent. Je vais avoir des nouvelles de la bataille qui nous a bloqués au Nord du Potomac. En fait, c'est que de l'information de guerre. Je n'apprends donc rien de plus que ce que je savais avant mon départ de Washington. Sauf une chose, les forces de l'Union se sont repliées et, comme toujours, les troupes confédérées n'ont pas tenté d'exploiter leur avantage. Il y a des chiffres sur le bilan. L'attaque aurait fait deux cent vingt-trois tués et deux cent vingt-six blessés dans les rangs nordistes. En outre cinq cent trente-trois soldats qui n'ont pas pu retraverser le Potomac ont été faits prisonniers. Le journal ne fait pas état des pertes confédérées.

Hélène m'attend avec impatience. Toute la maisonnée est au fait de l'attaque dont nous avons été l'objet ce matin. Elle sait que nous n'avons pas été blessés mais est néanmoins inquiète. Apparemment Caothan a fait prévenir que l'affaire sera sans suite. Mmes Kirkpatrick sont sereines. Il semble que ce genre de fait divers est banal dans ce quartier de New York.

Un câble est arrivé de la police de Washington. Nous ne rencontrerons plus de difficultés pour franchir le Potomac. Nous décidons donc de reprendre le train pour la capitale de l'Union. Auparavant, il nous faut rencontrer ce blessé irlandais qui veut partir dans le Sud. Il a préféré rester chez lui plutôt que de venir chez les Kirkpatrick. Nous allons donc le voir chez lui.

C'est un brave type. Ses motivations pour se rendre dans le Sud sont plus instinctives que raisonnées. Manifestement, il en a assez du port de New York, de cette guerre qui lui a pris son mollet et son pied gauche. Il souffre de douleurs fantômes au pied qu'il n'a plus et ne voit aucun moyen de vivre de la musique. C'est de toute évidence un remarquable musicien, et pas seulement à la guitare. Il est sorti de l'hôpital mais n'est pas complètement guéri. Dans la petite maison de ce quartier maraîcher de New York où il a rejoint ses parents, il se déplace mal avec des béquilles de fabrication visiblement artisanale. C'est pour aller s'asseoir sur la véranda d'où il peut voir le potager garni de quelques légumes d'hiver. Il y gratte mélancoliquement sa guitare lorsque nous arrivons, Eamon, Hélène et moi.

McNamara est là. Il nous fait très bon accueil. Lui ne pourrait pas jouer de la guitare dans l'état où est son bras. Je lui prends la main gauche. Elle est presque froide. La circulation du sang est loin d'être revenue à la normale.

- Cela prendra du temps, commente-t-il. Mais je crois bien que cela reviendra un jour. »

En discutant avec les deux Irlandais devenus États-uniens, je comprends mieux les raisons de leurs réactions. Le musicien souhaite en fait rejoindre son frère en Georgie mais c'est dans l'espoir d'aller à terme à la Nouvelle Orléans qui est une capitale de la musique moderne nord-américaine. Sean McNamara, lui, souhaite se refaire une santé et se remettre au travail sans plus se soucier de la guerre.

Je suis surpris qu'on ne nous ait pas indiqué le nom du candidat à l'émigration. Il semblerait qu'Hélène partage mon sentiment. Avec son aplomb ordinaire, elle déclare tout à trac :

- Eh bien, puisqu'on n'a pas fait les présentations, n'est-ce pas Sean, je vais me présenter moi-même. Hélène Toppenot, épouse de Berdeilhe, citoyenne de Caroline du Sud et de la France par mon mariage avec le Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe, citoyen de l'Empire Français ici présent. Et vous, mon cher Sean, si vous nous présentiez votre ami ? »

Les deux Irlando-États-uniens se regardent sidérés. C'est le blessé qui réagit le premier.

- Mon lieutenant... Euh Sean...

- Je vous prie de m'excuser, Madame. Voici Patrick O'Finley, musicien irlandais de New York. Je suis désolé je pensais qu'on vous avait présentés.

- Ce n'était pas le cas, mais grâce à vous, c'est fait Sean. Je vous en remercie. »

Elle lui adresse un de ses sourires désarmants qui ne me laissent jamais insensible. Et puis elle se tourne vers O'Finley.

- Monsieur O'Finley, je ne vous cache pas qu'il sera difficile d'obtenir pour vous l'accès à la Confédération. Vous seriez un blessé confédéré, il n'y aurait aucun souci. Mais le Président Davis a autorisé le rapatriement de Sean parce qu'il n'est plus apte au combat et qu'il n'aurait pas été moral de le maintenir en camp de prisonnier.

Vous, vous ne risquez pas le camp, puisque vous êtes de *votre* côté de la ligne de front. Il nous sera difficile de plaider votre « rapatriement ».

- Madame, je vomis New York. Je vomis Lincoln et son « draft³ » et je suis plus « copperhead » que yankee. Et puis je veux rejoindre mon frère. C'est ma seule famille. »

Il hésite, on le sent. Et puis il se lance.

- Madame, « ils » m'ont volé ma jambe. À cause d'eux, je vais devoir marcher avec une jambe de bois pour le restant de mes jours. Pour jouer au piano, je n'ai plus qu'un seul pied pour agir sur les pédales ; lorsque je joue de la guitare, ne me viennent plus que des chansons tristes. Je ne pourrai plus jamais danser comme autrefois. Je voudrais aller au soleil du sud, je voudrais aller me faire soigner dans le même hôpital que le Lieutenant Sean... S'il vous plaît !

- Cela ne dépend pas de moi. De nous, corrige-telle. Mais je vous promets d'essayer. »

Je prends la parole à mon tour.

- Ne vous a-t-on jamais dit que l'herbe est toujours plus verte dans le champ du voisin ? Vous savez, Patrick, cette guerre va durer et laisser vainqueurs et vaincus sur le flanc. En observant ce qui se passe, je crains fort que le côté vainqueur ne se montre fort cruel envers les vaincus. Je connais personnellement les deux présidents et je les apprécie beaucoup. Mais ils sont l'un comme l'autre poussés par des affairistes redoutables. Je remarque aussi que la Confédération n'exploite aucun de ses succès militaires, et ceci par conviction, parce qu'elle se défend et n'est aucunement l'agresseur. En bon ancien militaire, j'en conclus que comme l'attaque est la meilleure des défenses, la société sudiste ne soutient pas assez son autorité politique et donc son armée. Je crains donc qu'à terme les armées de l'Union n'envahissent la Confédération. Vous serez alors du « mauvais » côté, celui des vaincus et alors, « Vae Victis » comme disaient les romains. Malheur aux vaincus. Je pense que Lincoln essaiera d'adoucir le sort des petites gens, mais ce sont surtout les profiteurs de guerre qui seront au contact, avec leurs escrocs, leurs voraces, leurs criminels. Si cela se passe, que feront-ils aux copperheads ?

- J'aviserai à ce moment-là. Mais je vous en prie, faites quelque chose. »

Nous prenons congé, un peu tristes pour ces blessés meurtris à jamais mais surtout avec la sensation d'avoir implicitement accepté une nouvelle « mission impossible ».

La rencontre avec les médecins militaires ne donne rien. Ils me pensaient pharmacien ou médecin, mais je dois les détromper. Je leur parle du désir de Patrick d'émigrer au sud. Ils me répondent qu'ils ont d'autres soucis à traiter que celui du sort des blessés qu'ils ont soignés. Nous nous quittons donc plutôt froidement.

De retour à l'appartement pour préparer nos bagages, nous avons le plaisir de trouver Eileen Fitzroy. Je suis agréablement surpris parce qu'elle est toute pimpante et a le sourire. Je ne puis cacher ma joie de la revoir et elle me saute au cou affectueusement. C'est Hélène qui a demandé à la rencontrer et la jeune femme nous dit son bonheur : elle est fiancée à un Irlandais, immigré de fraîche date qui est contremaître dans la manufacture de vêtements de cuir où elle travaille grâce à Maureen Kirkpatrick. J'en conclus avec satisfaction qu'elle a surmonté son horreur viscérale des hommes. J'en suis bien heureux parce qu'elle aura à coup sûr une vie meilleure.

Enfin un rayon de soleil dans cette visite de New York brève et instructive mais tout de même attristante.

³ Conscription.